



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

10 août 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

10 août 1907.

Dans l'appartement aux persiennes closes où règnent de « pâles ténèbres », les meubles et les objets, énervés d'isolement, échangent entre eux, durant les longues heures des vacances, des impressions violentes et naïves.

LE LUSTRE, *sous sa camisole de force en gaze*. — J'étouffe, je deviens fou.

LA PLANTE, *que la concierge a bien promis d'arroser*. — Moi, je meurs de soif.

UN VER, *en train de repriser une portière*. — J'ai une faim !

UNE BROsse. — Mange. Tu as de la chance que je ne sois pas en main. Je t'aurais vite fait perdre le goût de la laine !

LES FLAMBEAUX. — De la lumière ! On n'y voit rien. Nous ne pouvons plus même nous regarder dans la glace.

LA PINCETTE. — Dire que je suis condamnée jusque pendant la belle saison à vivre en face de cette pelle !

LA PELLE. — Je te conseille ! Quitte ces airs pincés ? Dès qu'une chose est rebutante et sale, on a coutume de dire qu'elle n'est pas à prendre avec toi... et cependant c'est toi qu'à la hâte on court chercher.

LA PINCETTE. — Eh bien ? Et toi ? Sur qui brûle-t-on du sucre quand ça empeste ?

LA PELLE. — Sur moi. Je m'en vante. Je purifie l'air.

LA BARRE DE FOYER, *roide*. — Silence à la pelle !

LA CHEMINÉE. — Je m'ennuie à périr, la trappe baissée. Pas moyen de ronfler. Je n'ai plus l'amusement du feu, des flammes dansantes, la plainte des bûches, le rire des étincelles. On m'a retiré jusqu'à mes cendres. Si au moins je pouvais fumer ?

LE PETIT TABOURET. — Où se promènent actuellement les pieds frivoles de ma jolie maîtresse ? Quelle vie de bâtons de chaise mènent-ils ? Sur quels coussins de moleskine d'hôtel me font-ils des infidélités ? Je me languis d'eux.

LES CHENETS. — Moi aussi.

UNE CAUSEUSE. — Jamais on ne saura quel supplice c'est pour moi, avec le nom que je porte, de n'avoir personne à qui parler !

PLUSIEURS SIÈGES, *à la fois*. — Eh bien ? Et nous ? Ne sommes-nous pas là ?

LA CAUSEUSE. — Ce n'est pas de la conversation ainsi qu'au jour de réception de madame.

UN GUÉRIDON. — Mais tu fais comme nous tous, ce jour-là. Tu ne dis pas un mot.

LA CAUSEUSE. — J'écoute.

UN FAUTEUIL. — Elle a raison. Depuis deux mois, trop de solitude ! Cela dépasse les bornes.

LE THERMOMÈTRE. — Il y a des degrés.

UNE SOURIS. — Pas un chat !

UN AUTRE FAUTEUIL. — Nous sommes là six, bras ouverts, avec un grand benêt de canapé à oreilles...

LE CANAPÉ A OREILLES. — Hé là-bas ? Je ne suis pas sourd !

LE FAUTEUIL, *continuant*. — ... à faire tapisserie, en rond, à vide, comme si on allait jouer les *Précieuses Ridicules*, et elles ne viennent pas.

UN TOME DE MOLIÈRE, *sur une table*. — Elles reviendront.

UN PETIT DIVAN. — Oh ! vous, les fauteuils carrés, il vous faut du monde, des gens en visite, des dos considérables et des reins éminents, des ministres, des généraux, des douairières chargées de perles grosses comme les boules de naphthaline qui vous jonchent à cette minute !... Moi je n'en réclame pas tant. Pourvu qu'ils soient jeunes, gentils et un peu amoureux, un monsieur et une dame me suffisent et, dès que, par hasard, j'en ai une paire sur les genoux, je la retiens !

L'ÉCRAN. — Quelle honte !

LA SERRURE DE LA PORTE PALIÈRE. — En attendant, je me rouille, au point même que je me demande si je n'opposerais pas deux fois plus de résistance aux cambrioleurs.

LE PAILLASSON. — Ah ! ils se moquent bien de toi et de tes pareilles, va ! Que tu sois rouillée ou non, fermée à double ou à triple tour, ils entreront comme dans un musée.

LA SERRURE. — Pardon. Vous oubliez que ma clef est cachée en bas, suspendue à un clou à portée de la main, près de la porte vitrée de la loge du concierge, lequel joue à la manille en face chez le marchand de vins.

LE VERROU DE SURETÉ. -- Et puis, vous comptez sans moi ? Sans mes deux crans ?

LE COFFRE-FORT. — Enfant ! Petit ingénu !

LE VERROU DE SURETÉ. — Eh bien, vous mériteriez qu'on nous forçât pour vous apprendre à plaisanter ? On me brisera, soit. Mais, après tout, ce n'est pas moi qui serai volé. C'est vous. Ah ! vous en allongeriez une figure si une bande de « monte-en-l'air » envahissait soudain l'appartement ! Toi, le piano, qui fais semblant de dormir sous ta couverture, qu'est-ce que tu leur dirais ?

LE PIANO. — Je ne veux pas qu'on me touche !

LA SERRURE. — Et toi, la pendule ?

LA PENDULE. — Sortez ? Ou je sonne.

LE PAILLASSON. — Moi : essayez au moins vos pieds.

LE COFFRE-FORT. — Moi je leur réciterais comme Arvers : Tout meuble a son secret.

UN VIDE-POCHES. — Est-ce que nous ne sommes pas un peu parents ?

UNE TABLE. — Moi, je crois que je ne leur dirais rien. Malheureusement ils ne viendront pas.

UNE VITRINE. — Pourquoi, malheureusement ?

LA TABLE. — Parce que ce serait une distraction et que je m'assomme. Je veux sentir des coudes.

LE PARQUET. — Merci bien ! Je ne comprends pas pourquoi vous récriminez tous. Moi, je me garderais bien de me plaindre. Je suis très heureux, je n'ai plus de tapis, je respire.

LE BALAI. — Et, comme tout est fermé, la poussière n'entre pas.

LE PLUMEAU. — Tu veux dire qu'elle ne sort plus ?

LES HOUSSES. — C'est nous qui la recueillons.

UNE SERVIETTE, *posée sur la tête d'un buste*. — Vous êtes faites pour ça, comme moi.

LA HOUSSE DU GRAND CANAPÉ. — Taisez-vous, torchon !

LA TABLE. — La poussière, c'est encore moi qui en souffre, plus que tout le monde.

LE SOUFFLET, *impertinent*. — En effet, tu en as plutôt une bonne couche !

LA TABLE. — Souffle-moi donc dessus au lieu de faire de l'esprit.

LE SOUFFLET. — L'esprit souffle où il veut,

ma fille. Et puis rappelle-toi que je suis en vernis Martin, que je remonte à la Régence et que c'est seulement à cause de ma gracieuse ancienneté qu'il m'est permis de figurer au salon ? Mais je suis crevé, l'air me passe au travers du cuir.

LA TABLE. — Bric-à-brac !

UNE CHAISE LÉGÈRE, à lyre. — Moi, je n'ai vraiment la paix que pendant cette saison. Je sors si fatiguée de mon hiver ! A Pâques, je n'en peux plus. En effet, je ne me suis jamais expliqué pourquoi c'est invariablement moi, fragile et délicate par excellence, que choisissent exprès les volumineuses personnes et les monstres de grosseur pour s'y écrouler. C'est un mystère. Il y a dans mes membres fins un charme qui plaît aux bedons extravagants et aux gigantesques râbles. Du plus loin j'attire les « cent-kilos ». J'ai déjà été cassée comme une paille et raccommodée vingt fois. Il faut qu'au fond je sois plus solide que je n'en ai l'air. Au moins l'été, je reprends des forces.

UNE LISEUSE. — Je ne vous cache pas mon horreur de cette époque, parce que nous ne sommes au courant de rien.

UNE BERGÈRE. — On ne sait même plus le temps qu'il fait.

LE BAROMÈTRE. — Il pleut, il pleut, bergère.

UNE MOUCHE. — Des nouvelles ? Vous en voulez ? En voilà ! Et de graves. Trois de mes compagnes sont, depuis le 4 juin, enfermées dans le sucrier.

UNE TEIGNE. — Ah ! les malheureuses ! Elles sont perdues ! Elles doivent être mortes aujourd'hui ?

UN PAPILLON. — Oui. Mais d'une mort bien douce.

LA TEIGNE. — Ce qui me fait rire, c'est la candeur des pauvres gens qui croient encore à l'efficacité des poudres, des poivres et des camphres pour nous exterminer. Nous n'en volons que mieux et ne courons ici aucun danger.

UNE AUTRE MOUCHE. — Il faut cependant faire attention, car il y a une araignée.

LA TEIGNE. — Où donc ?

LA MOUCHE. — Dans le plafond, parbleu ! (*Un court silence.*)

UN PORTRAIT D'HOMME, *du siècle dernier, pendu au mur.* — Je vous ai laissé dire vos sornettes. Ecoutez-moi. Vous êtes tristes et désorientés parce que vous ne pouvez vous passer des humains. La société des jupes, le frôlement des étoffes, la caresse des doigts vous manquent. La moitié de l'année je vous entends cependant soupirer : « Ah ! quand donc serons-nous seuls ? » et, dès que vous êtes réduits à vous-mêmes, vous ne savez plus que devenir. Nous avons besoin, voyez-vous ? — nous autres, objets inanimés surtout — de l'homme, de la femme, des vivants. C'est eux qui nous donnent le mouvement, l'existence et la joie. Sans eux, nous ne sommes plus rien que des choses inertes et lugubres. Nous languissons alors dans des sortes

de limbes et nous péririons, si cette situation douloureuse se prolongeait. Mais, quand l'homme et la femme nous remuent, nous déplacent, nous cajolent, nous patinent, nous disposent cent fois par jour au gré de leurs caprices et au mieux de notre beauté, nous mettent en valeur à l'endroit choisi et dans l'éclairage propice... ah ! la fière tournure que nous prenons ! Comme nous sommes jolis, coquets, vaniteux ! Tandis que considérez d'autre part de quoi nous avons l'air en dehors de notre milieu, par exemple, à la salle des ventes, ou sur le trottoir, un jour de déménagement ? Ne vous étonnez pas si je vous parle avec cette philosophie et cette grande hauteur de vues ? C'est que je vous suis supérieur à tous.

UN MIROIR. — En quoi ? Parce que tu es accroché plus haut ?

LE LUSTRE. — Eh bien ? Et moi ?

LE PORTRAIT. — Parce que je suis « un portrait », ce qui reste d'un homme qui a eu chair et os de qualité sous le roi Louis XVI. Je suis son image, sa représentation dernière. Quelque chose de sa pensée, de son cœur, de son âme généreuse et légère subsiste dans mes yeux, sur ma face rasée, aux coins de ma lèvre souriante et jusque dans les plis de mon habit bleu. Je ne suis qu'un objet sans doute, un morceau de toile peinte tendue dans un cadre de bois ovale, mais il me souvient presque d'avoir vécu, et il me regrette d'avoir aimé... Et quand d'aventure

notre maîtresse me regarde en baisant une rose
un frisson me passe.

LA MOUCHE. -- Un mot de plus et je me promène sur ton nez !

UN VASE MODERN-STYLE. — Ah ! le vieux tableau !

Le timbre du téléphone se met à sonner. Tous ricanent tout bas : Allô ! Allô !